

DEUXIÈME PARTIE.

Les folies d'une journée, comédie en un acte. Personnages: M. Plumet, S. Turcot, Jocrisse, E. Auclair; Scopette, J. Préfontaine; Lafitte, C. Poissant; Griffard, L. Gagnon.—Chantez Noël (duo): MM. Cloutier et Blanc.—Finale: fanfare.

Sous la direction du Revd M. A. Sauvé, nos chantres, W. Proulx, E. Auclair, S. Turcot, A. Lessard, C. Poissant et B. Wilson ont rendu avec bonheur la musique de Bordèse dans les extraits qu'ils ont donnés de l'opérette "Fort comr: un Turc." L'idée de cette pièce est assez bizarre. Il paraît que le dicton *Fort comme un Turc* est inouï chez les Turcs. Or, un Français résidant à Constantinople, se prend à l'idée de faire adopter le dit proverbe par les Turcs de sa connaissance; il parie même qu'il y réussira. Mais tous les expédients qu'il imagine n'aboutissent qu'à faire dire: "Fort comme un Français." Le pari est perdu, mais l'amour propre national est satisfait.

"Les Folies d'une Journée," ce sont les mésaventures de Jocrisse. Cette farce grotesque à le don, de faire rire autant et plus qu'une comédie de Molière. Faut-il désespérer pour cela de l'esprit humain? Non; mais il faut bien avouer que ce benêt de Jocrisse est un personnage tout à fait réjouissant.

Il y avait foule à la séance. Parents, amis, anciens élèves remplissaient la salle. Étaient aussi présents MM. J. Graton, curé de Sainte-Rose; J. B. Bourget, curé de Saint-Janvier; J. Bonin, curé de Saint-Augustin; M. Auclair, curé de St-Jean-Baptiste, Montréal; J. Limoges, vicaire, Sainte-Rose; D. Graton, vicaire, Ile Bizard; O. Rochon, de la congrégation de Ste Croix, etc.

5 janvier.—Après 36 heures d'une pluie continuelle, notre Rivière-aux-Chiens grossit, s'enfle, s'enfle encore jusqu'à briser sa prison de glace et faire une débâcle comme au printemps.

6 janvier.—Ce matin, nous nous rappelons qu'à pareil jour, à pareil moment, l'an dernier, l'église paroissiale était en flammes. De la chapelle où les élèves étaient réunis pour la messe de communion, on entendait les tintements sinistres du tocsin et l'on voyait la fumée monter dans l'air. La messe s'acheva sans encombre, mais non sans distractions. Le reste de la journée fut triste. Cette fête des Rois n'eut pas dans la soirée son couronnement ordinaire, la royauté de la fête, qui avait coutume de mettre en liasse tout le peuple écolier.

Cette année, on a repris le vieil usage, et les rois éclos de la fête mystérieuse ont été proclamés, salués, fêtés avec l'enthousiasme d'autrefois. Rien n'a manqué à leur gloire, ni la table somptueuse, ni la garde du corps, ni les honneurs militaires, ni les fanfares retentissantes. Voilà donc, en notre

siècle si dûr aux rois, voilà une royauté restée populaire. Elle n'est point pour cela exempte de tout souci; elle n'échappe point à la malignité humaine qui, de tout temps, sût ménager des avanies aux puissants, aux heureux, aux triomphateurs. A l'origine, nos rois à Sainte-Thérèse étaient forcés de danser une ronde avec les plus humbles de leurs sujets. Plus tard, ils furent élevés sur le pavois, c'est-à-dire sur un damier ou une raquette et promenés ou bousculés en triomphe autour de la salle. Aujourd'hui, on leur inflige le supplice de la harangue. Donc après le festin royal, après l'ovation qui leur est faite dans les salles, leurs majestés sont tenues de se mettre en frais d'éloquence pour exprimer les émotions dont leurs cœurs sont remplis en ce comble d'honneurs et pour exposer leurs vues, leurs projets, leur plan de gouvernement. D'avance, nos rois envisagent cette harangue comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de leurs têtes; quand le moment est venu de s'exécuter, ils reculent souvent devant la tâche et s'en déchargent sur leurs ministres. Ceux-ci... faut-il le dire? ne sont pas toujours les fidèles interprètes de la pensée royale; ils se permettent parfois des écarts et des libertés, ce qu'on appelle en anglais *to talk nonsense*. Mais ils ont aussi parfois des traits de génie, témoin celui qui promit un jour de *fleurir l'âge d'or*.

Nos rois ont été, cette année, M. Z. Delinelle, Ptre, L. Séguin, de Troisième; H. Girouard et P. Robillard, de Cinquième, et C. Moreau, de Sixième.

18, 19, 20 janvier.—Les fêtes passées, la vie de collège reprend son cours ordinaire, plus ou moins monotone, jusqu'aux examens. Voici l'examen écrit: trois jours de travail patient, silencieux, solitaire, qui met en jeu toutes les forces de l'intelligence et donne la mesure vraie des progrès accomplis pendant le semestre.

25 janvier.—L'examen oral commence pour les cours d'anglais, d'arithmétique et d'instruction religieuse. Il commence: quand finira-t-il? avant Pâques ou la Trinité, mais non pas avant l'aurore de février.

26 janvier.—Jour attendu, jour désiré... jour des courses au patin. Je vois d'ici nos patineurs, l'œil en feu, le cœur palpitant, le pied remuant, prêts à s'élaner dans l'arène. La palme est offerte, sous la forme d'un beau volume, à celui qui aura patiné dans le moindre temps, huit fois le tour du patinoir. Voilà pour les forts, les vaillants. Un autre concours est ouvert aux patineurs plus modestes; ceux-ci n'auront que six jours à faire. L'effort sera moindre, mais non la gloire, car tous les vainqueurs s'en iront à la postérité sur les ailes des annales.

Chez les grands: J. Lapièrre, H. Lévac, A. Jasmín, G. de Martigny et E. Simard.